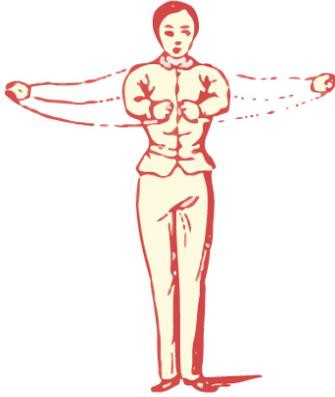


Myriam Chérel interviewe Jérôme Lecaux¹



Jérôme Lecaux, psychanalyste à Lyon, membre de l'ECF et de l'AMP, a choisi pour « Lacan sens dessus dessous » une phrase de Jacques Lacan extraite du Séminaire *Le Sinthome* : « Ça sert à rien, mais ça serre. ² »

Jérôme Lecaux — C'est une phrase qui m'a accompagné ces derniers temps et qui revient régulièrement. J'en aime bien la structure parce qu'elle est un peu énigmatique. « Ça sert à rien », formule qui va du verbe servir au verbe serrer, est paradoxale par certains côtés puisqu'on peut dire que si ça serre c'est donc que ça sert à quelque chose. Mais comme souvent avec Lacan, il faut saisir le sens au vol et, dans le contexte dans lequel elle est prononcée, l'idée c'est vraiment qu'on passe de l'idée de servir à quelque chose à l'usage de serrer, au sens de l'effet que ça fait. Il y a une sorte de retournement. Dans la structure de la phrase, il y a une énigme quand on l'entend qui est plaisante et qui s'éclaire d'un seul coup, en un éclair.

Myriam Chérel — Qu'a-t-elle éclairé pour vous ?

J. L. — Elle a eu une résonance particulière dans l'expérience de la Passe, puisque l'événement de corps qui a accompagné ma Passe s'est traduit par un resserrage au niveau de la ceinture, une sensation de quelque chose qui se resserre. Cette phrase a fait écho avec cet événement de corps puisque cela correspondait au fait que l'objet *a* qui était désinvesti du champ de l'Autre fait retour et donc qu'il y a quelque chose du trou qui s'installe à l'intérieur du corps. Cela a été accompagné dans mon cas d'un serrage, d'une modification au niveau de la posture et d'un retour du vivant dans le corps qui a été, après, parlé plusieurs fois et qui s'est canalisé le long de ma colonne vertébrale. Cela a été à l'origine de ce temps de lune de miel de la Passe.

M. C. — Quelle a été pour vous cette *lune de miel* ?

J. L. — C'est une période où le vivant est très présent et où j'étais joyeux, presque un peu hypomaniaque, hyperactif, je dormais peu, je travaillais énormément sans me fatiguer. C'est un retour de la joie aussi, une joie profonde, durable, qui ne m'a pas quittée depuis. Cette phrase de Lacan – « Ça sert à rien, mais ça serre » – marque pour moi ce temps-là. Et puis, on peut l'utiliser de beaucoup de manières différentes. Ce qui m'intéresse particulièrement, ces derniers temps, c'est aussi les structures des phrases, la façon dont la structure même de la phrase dit quelque chose. On entend dans cette phrase sert et serre. Du côté de la sonorité produite par la phrase, on entend la répétition, mais se dit une chose et son contraire : ça sert, mais ça serre pas. Il y a une sorte d'opposition qui fait énigme.

M. C. — Comment vous entendez ce rien ?

¹ Interview réalisée par Myriam Chérel le 9 mars 2018, lors de la journée de la FIPA à Rennes.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 81.

J. L. — Résonne ici ce que Jacques-Alain Miller évoque de la répétition du S_1 qui fait elle-même résonner le trou dans l'effet poétique. C'est-à-dire qu'au fond, c'est un sens qui en remplace un autre et dans le fait de remplacer le sens, ici par l'homophonie, le mot serre remplace certes le premier, mais cela fait aussi résonner le trou, le vide de sens.

M. C. — Quand avez-vous rencontré cette phrase ?

J. L. — Je me rappelle avoir travaillé le Séminaire *Le Sinthome* à sa sortie et qu'il m'avait plongé dans une grande perplexité parce que je n'y comprenais rien ; pourtant j'en ai attrapé des fragments, dont certains sont restés, qui ont fait trace et qui resurgissent. Depuis, je l'ai retravaillé de nombreuses fois, c'est un séminaire que j'affectionne particulièrement... Je m'en imbibe et par moments, il m'attrape et il y a comme des fulgurances ou des éclairs. « Ça sert à rien, mais ça *serre* » est de cet ordre-là. Il y a une sorte de virage...

M. C. — Vous vous en imbiblez pour quoi faire ?

J. L. — Dans mon rapport au savoir quelque chose a changé, et j'aime bien lire maintenant les textes de Lacan en me laissant habiter par eux ; ensuite les signifiants font leur propre travail et produisent un effet. Et souvent la compréhension est plutôt l'effet du travail qu'on laisse le texte effectuer.

M. C. — Alors quels effets a cette phrase dans votre pratique d'analyste ?

J. L. — Dans ma pratique, les gens viennent souvent avec l'idée qu'ils veulent que ça serve à quelque chose. Or au fond, au début on essaye de leur faire renoncer à l'utilité immédiate des séances selon la formule de J.-A. Miller. On leur dit donc que ça sert à rien, mais en même temps on vise quand même un effet, qui n'est pas celui qu'on pense. C'est-à-dire que le serrage est du côté d'un effet qui touche au réel et qui n'est pas du côté du sens. J'aime donc aussi cette phrase parce qu'il y a ce virage de Lacan qui s'oriente vers le réel de façon radicale, en désinvestissant le symbolique, même si dans le serrage il y a quand même un effet de prise du symbolique et une interaction avec le réel, mais d'une autre nature que celle qui passe par le sens ou la construction de la structure. J'aime aussi cette phrase parce que dans mes interventions, il m'arrive de viser à produire un effet sans me soucier tellement du sens du texte, et cela peut porter sur des choses très simples. Par exemple, il y a des sujets que je reçois qui sont en deçà du silence de l'analyste, qui ne peuvent pas supporter celui-ci. Il m'arrive donc de les envelopper d'un tissu de paroles pour permettre dans un second temps l'émergence d'autre chose, quand le moment du travail permet de devenir plus silencieux par exemple.

M. C. — Donc d'abord vous enserrez...

J. L. — Ça peut être ça à certains moments, à d'autres ça peut être se servir du sens le plus basique, le plus freudien de départ, mais sans trop y croire...

M. C. — Pour nouer le transfert ?

J. L. — Voilà...

M. C. — Du sujet à son inconscient.

J. L. — Oui, à la question de la causalité psychique. Cela peut passer par des chemins très variés. Il s'agit donc, finalement, de se prêter un peu à la rencontre et de voir ce que l'on peut attraper ou accrocher, la façon dont le lien peut se nouer, dont le lieu peut exister comme vide et c'est une sorte de danse qui s'installe avec le sujet qu'on reçoit. Voilà un autre terme de Lacan que j'adore, celui de *dansité*. C'est un usage du signifiant qui resserre les choses en peu de matériel et qui fait danser les équivoques ; il y a donc à la fois la densité, ce qui se condense dans le serrage, et en même temps la liberté qu'on trouve dans les jeux d'équivoque, c'est arriver au royaume des équivoques.

M. C. — Jusqu'à l'ombilic, cette trace dont Lacan dit de Freud qu'il en a saisi la trace dans le rêve, ce réel, l'*Unerkannt*, cette pelote tellement serrée que justement on ne peut pas aller plus loin.

J. L. — Oui, l'ombilic comme la part qui échappe. L'orientation par le réel, c'est aussi il n'y a pas de mode d'emploi pour le réel. C'est à mon avis par la disponibilité, par le fait de se prêter à l'inconfort d'une rencontre sans méthode, que souvent on arrive à inventer ou à attraper quelque chose qui permet de faire vivre le discours analytique.

M. C. — Cette phrase évoque aussi la marque du signifiant sur le corps.

J. L. — Oui, c'est-à-dire que le serrage ne vise pas à faire disparaître le réel, puisque c'est consentir à l'existence du trou tout en le serrant au plus près. C'est comme dans la représentation du nœud borroméen, l'objet *a* se trouve au centre des trois ronds, et quelque chose dans le maniement du discours analytique qui produit un resserrage autour du trou. C'est l'enjeu de la Passe, pourrait-on dire.

M. C. — Ce resserrage ?

J. L. — Oui. Le fait de ne plus loger l'objet au champ de l'Autre. Cet objet qui est aperçu comme vide est réintégré et, avec lui, la part de libido qu'on investissait habituellement au champ de l'Autre.

M. C. — Quel est l'effet après la lune de miel ?

J. L. — Il en reste quelque chose dans cette liberté de circuler. Accepter la précarité fondamentale du sujet, c'est aussi ne pas savoir à l'avance ce qui va se passer et consentir à un certain risque que ça tombe à plat ou que ça ne marche pas, qu'on arrive pas à dire ce jour-là ce qu'on aimerait, et c'est en acceptant une part de ce risque du trou qu'on peut s'appuyer dessus si les circonstances s'y prêtent et tout d'un coup saisir en un éclair ou attraper, inventer quelque chose d'inédit. J'aime bien cette dimension de consentement à sa propre précarité, à son inconfort, au fait de pas savoir à l'avance. C'est travailler en permanence avec le trou dans la transmission et dans la pratique, à tous les niveaux.

M. C. — L'intranquillité.

J. L. — Voilà, il s'agit de consentir à une intranquillité fondamentale, on n'est jamais assuré avec la Passe et même après la Passe, d'arriver à être juste dans un moment donné ; c'est à refaire en permanence, ce n'est pas de l'ordre d'un acquis qui serait définitif, ce n'est pas quelque chose qui se construit, mais c'est plus un entraînement dont la Passe est

l'aboutissement qui permet cette grande bascule du moment de la Passe. C'est un entraînement au savoir innover, changer, se décaler, bouger, être là où on n'est pas attendu.

M. C. — À vous entendre, est-ce-que vous pensez que cette phrase pourrait être la définition de la Passe ? De votre Passe ?

J. L. — Dans mon cas, je pourrais le dire, oui.

M. C. — Merci Jérôme Lecaux.